

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



Jacques Rozenberg

Témoignage de la barbarie nazie

18 MAI
30 2015



Création
Alice Stockart
Mathilde Haccour



Cellule
Démocratie
ou barbarie



JACQUES ROZENBERG



***"J'ai vu la haine, et j'ai choisi
l'amour."***

UNE VIE PARMIS DES MILLIONS D'AUTRES...

L'histoire de Jacques Rozenberg

Jacques Rozenberg est né en 1922, dans une ville nommée Grodzik située en Pologne, plus précisément en Basse Silésie. Ses parents, ouvriers à Varsovie, décident d'émigrer à la Louvière pour trouver du travail, alors qu'il a seulement 9 mois. Sur place, la déception est grande : pas de travail, pas de logements, des affiches interdisant la présence d'étrangers... Ils se rendent rapidement à Bruxelles où ils parviennent à trouver du travail : le père en tant que tailleur à l'Union Economique, la mère dans une fabrique textile. Dès 8 ans, Jacques entreprend des études de violon. En plus de l'école primaire, il fréquente l'école juive le jeudi après-midi. Il y suit des cours de *yiddish* et y apprend l'histoire du peuple juif.

Il n'est alors plus possible de payer ses cours de violon, ni même de vivre décemment

Ses parents se séparent alors qu'il est âgé de 13-14 ans. Son père est renvoyé de son travail en 1936, car les étrangers doivent laisser place aux travailleurs belges. Il n'est alors plus possible de payer des cours de violon, ni même de vivre décemment. Cependant, un ami de ses

parents, coiffeur, lui-même violoniste à ses heures le fait répéter et suit son apprentissage.

Jacques continue d'aller à l'athénée, où il est le seul juif. Il garde un mauvais souvenir de sa scolarité, des professeurs parfois racistes, souvent brutaux. Tous ses amis se trouvent à l'école juive, dont Paul Halter et René Raindorf. Il n'a qu'un seul ami non juif, qui le protégeait contre les attaques de ses camarades. Son intégration se fait via les *Faucons rouges* et les *Pionniers*, pas par l'école.

Lorsque la guerre éclate, il tente de fuir avec deux de ses oncles et un cousin. Ils sont bloqués à Saint-Omer, dans le nord de la France. Après s'être cachés dans un bistrot pendant deux jours, ils sont ramenés à Bruxelles par les Allemands. Jacques manque d'être tué par un soldat soûl à Mons.

Sa mère perd son travail. Il trime dans des petits ateliers étouffants, malodorants... Il essaye de vendre des bas en rue. Le jour de la déclaration de guerre, il était toujours apatride, et le restera jusqu'en 48-49.

Fin 1941, il est caché par le *BUND* à Villers-la-Ville, chez des instituteurs, mais deux enfants juifs se trouvent déjà là-bas. Il est alors accueilli chez un fermier verviétois, où il bine des patates et dort à la belle étoile pendant un mois. Mais il s'ennuie. Il décide de revenir à Bruxelles,

pour s'engager dans la résistance. Il sort le soir, alors même que c'est interdit, pour récupérer des exemplaires de presse clandestine qu'il cache dans l'étui de son violon pour les donner à un compagnon qui se

Il affronte cette période seul, dans l'angoisse.

chargeait de leur distribution. Il y avait aussi des tracts distribués dans les boîtes aux lettres pour inciter les gens à résister aux lois de l'occupant, les informer sur les actes de résistance qui avaient lieu ailleurs,... Il a peur bien sûr, mais il est inconscient et il aime l'aventure, la rupture avec la monotonie... Sa mère est très inquiète, elle ne le comprend pas. Il affronte cette période seul, dans l'angoisse. Il ne voit son père que lors de très rares occasions, quand il n'a pas d'autres solutions que de venir lui demander de l'aide. Un soir, sa mère pleure, le supplie de ne pas partir, lui fait du chantage affectif... Il cède et se fait remplacer par un camarade pour cette nuit. Celui-ci est pris et fusillé. Cela marque la fin de son action dans la résistance.

Il passe ses jours et ses nuits à lire, à écrire des poèmes, des réflexions sur sa liberté relative...

Il quitte le quartier de Saint Gilles pour un endroit moins chaud, Uccle, où il habite dans un deux pièces avec sa mère. Etonnamment, cette période

est l'une des plus heureuses de sa vie. Il passe ses jours et ses nuits à lire, à écrire des poèmes, des réflexions sur sa liberté relative... Dans une des maisons voisines, il se fait une petite amie, Margaret, chez qui il cache ses livres et va écouter la sœur jouer du piano. En avril 1943, alors qu'il prenait l'air au soleil couchant avec son petit cousin maternel, une voiture s'arrête et les embarque. Ils ont été dénoncés, et sont emmenés à la gestapo, Avenue Louise, où ils sont séparés. Il tiendra bon, mais le petit donnera l'adresse de son père. Celui-ci est également arrêté. Après deux nuits enfermés dans les caves, ils sont tous les trois emmenés à Malines, à la *caserne Dossin*.

Dans la prison, il trouve un violon, qu'il utilisera pour sortir de l'anonymat, et essaie ainsi de rester en prison pour ne pas être déporté. Cela marchera un temps, mais il finira par être déporté à Auschwitz par le XXI^e convoi, le 31 juillet 1943. Il y restera jusqu'à la mi-janvier 1945.

**Il finira par être
déporté à
Auschwitz par le
XXI^e convoi**

Lorsqu'il débarque du train, il est séparé de son cousin et de son oncle. Dans la confusion qui s'en suit, les hurlements, les cris, les aboiements des chiens, il comprend immédiatement que pour survivre, il doit paraître jeune et en forme. Après trois mois à Auschwitz, il est transféré au camp satellite de Jaworzno, ville entre Katowice et

Cracovie en septembre 1943 où il reste jusqu'en décembre 1944.



C'est là, à Jaworzno,
Que des oiseaux heureux de vivre,
De ne pas être
De ces êtres
Comme ceux qui sont-là
Enfermés, emprisonnés,
Sont heureux et libres de chanter.

*Peinture et poème sur le camp de
Jaworzno*

C'est un camp de travail où on construit des baraquements pour exploiter une mine désaffectée. Comme à Malines, il apprend qu'il y a un violon sur le camp et en joue pour le SS de la cuisine. Cela lui permet de survivre, de grappiller un bout de pain en plus, une ration de soupe. Il parvient à ne jamais devoir descendre dans la mine, constamment inondée, condamnant les détenus à la pneumonie. Il s'acquitte de travaux de construction de baraquements.

**Il vit la marche
de la mort,
durant 4 mois**

Il y passe 17 mois, jusqu'à l'approche des troupes soviétiques. Il vécut la *marche de la mort*, durant 4 mois, passant par Groos Rozen, Hersbruk, Flossenbourg, et Dachau, où il arrive en février 1945,

pour y être délivré par les Américains, le 1er mai 1945.

Le 10 mai 1945, il est de retour en Belgique. Sa mère avait survécu, cachée par le sacristain de

Pendant de nombreuses années, il garda le silence sur son expérience dans les camps de concentration

Leuze. Son père, quant à lui, avait été déporté par le 24eme convoi et n'a pas survécu au camp

d'Auschwitz-Birkenau.

Après cette expérience traumatisante, il ne put reprendre ses études de violon. Cela ne l'empêcha pas de devenir musicologue, et plus tard Directeur de la Discothèque/Médiathèque de l'agglomération bruxelloise.

Pendant de nombreuses années, il garda le silence sur son expérience dans les camps de concentration.

Pourtant, un jour, il décida qu'il était temps de parler. Il voulait témoigner. Selon son épouse Andrée Caillet, qu'il rencontra en 1969, c'est le jour du 50ème anniversaire de sa libération qu'il s'est, pour la première fois, confié à elle sur ce qu'il y avait vécu.

Le souvenir de cette période a occupé son esprit jour et nuit



Bien que malade, il va se concentrer sur la peinture et la littérature pour exprimer ses sentiments.

Le souvenir de cette période a occupé son esprit jour et nuit.

Andrée Caillet. Territoires de la Mémoire,
23 mai 2015. Photo Monique Perilleux.

Sollicité comme bien d'autres rescapés, il est allé pendant des années parler de son parcours de vie, dans des écoles, dans des formations... Exhortant les jeunes à

Il avait à cœur de répéter cette phrase : "J'ai vu la haine, et j'ai choisi l'amour".

ne pas oublier les événements du passé afin d'éviter à tout prix que de telles ignominies ne se reproduisent, il les incitait à s'engager dans l'amour des autres. Il avait à cœur de répéter cette phrase : "J'ai vu la haine, et j'ai choisi l'amour".



Peinture "croix gommées"

Il témoigna aussi à travers son art. L'art avait déjà une place prépondérante dans sa vie. La lecture, la musique, le violon... C'est dans la peinture et l'écriture qu'il réussit à trouver un exutoire.

Il peignait sur de petits formats, car la taille de son habitation ne lui permettait pas de folies, et principalement avec ses doigts, n'usant du pinceau qu'avec parcimonie et refusant d'utiliser le crayon. Il utilisait des couleurs vives, principalement du rouge, qui représentait pour lui tant le sang et la mort que la vivacité.

D'un côté, il transposait dans ses peintures l'enfer des camps de concentration, un peu comme en un questionnement sur la vie après la guerre ; et d'un autre côté il représentait la nature, l'amour... On y sent la tourmente, le spectre d'Auschwitz qui plane, et en même temps la tendresse, la recherche d'espoir. Il couvrit ainsi des centaines de feuilles à dessin, et innova même en peignant ses propres radiographies ! Les émotions se couchent sur papier. L'art devient, lui aussi, comme les mots l'ont été pour certains, une voix pour raconter sa souffrance.

Les peintures parlent sans doute mieux que de longs discours. C'est leur force. Exprimer l'indicible, des souffrances et des émotions qui ne peuvent passer par des mots.

Dans un texte qu'il écrivit sur les marches de la mort, il dit ceci :

"S'il faut parler de solidarité, de dignité humaine, ce n'est pas aux camps de concentration ou d'extermination qu'on peut les trouver, à l'exception de rares foyers.

C'est ici, aujourd'hui avec vous et demain que cette dignité, cette solidarité doit se manifester pour réagir contre la bête immonde que sont les autoritarismes, le nazisme, le fascisme. Ils rôdent depuis longtemps et pour longtemps encore si nous ne les combattons pas. Auschwitz-Birkenau, le plus grand cimetière du monde m'a-t-on dit. Cimetière, c'est silence, paix et accompagnement.

*Non, Auschwitz-Birkenau, c'est un espace, un lieu gorgé de sang et couvert des cendres de millions d'individus qui hurlent : Plus jamais ça !
Entendez-les."*



Peinture "Ils grouillent les êtres immondes"

Les peintures sont extraites du livre d'ANDREE CAILLET, *Hommage Jacques Rozenberg : sa pensée, sa peinture*, éd. Aanzet, Gand 2005, Traduit depuis peu en néerlandais, anglais et allemand.

QUAND VIENT LA NUIT

Un récit inspiré par la vie de Jacques Rozenberg

Ses cris et ses pleurs résonnaient dans toute la maison, jusqu'à m'atteindre dans le hall d'entrée. violemment, je lui claque la porte au nez, à elle et à toutes ses lamentations.

- Jacob, reviens !, se désole ma mère

Ignorant son appel, je continue de marcher d'un pas vif et décidé sur les pavés du quartier Saint-Gilles. Le plus dur reste toujours de quitter la maison, mais une fois que c'est fait, le cordon est coupé et me voilà lancé ! Voilà déjà trois mois que je perpétue ces sorties nocturnes, ma mère devrait s'y habituer ! J'ai choisi ma voie : fini de subir la monotonie d'une guerre sans fin et de traitements inhumains. Désormais, peu m'importe le couvre-feu, les occupants allemands ou même cette étoile brodée sur ma veste : c'est l'aventure ! L'adrénaline coule à nouveau dans mes veines et la vie réanime mon corps ! Je presse le pas, vaine tentative pour échapper aux plaintes de ma mère, qui ne résonnent plus que dans ma tête. Je suis à la fois extatique et en colère. J'en ai assez de la résignation des gens face à la guerre, je veux tous

les faire réagir ! Je voudrais même cracher à la face du ciel pour son indifférence si insultante envers le monde. Je voudrais lui arracher toutes ses étoiles et croquer dedans, briser ses billes nacrées avec mes dents et déchirer ce voile de velours sombre qui recouvre la Terre. Si le monde saigne, le ciel doit en faire de même ! Ce soir, c'est décidé : je vais voler la lune et la glisser dans ma veste, et peut-être qu'en la voyant, ma mère sourira à

nouveau... Mais ce que je transporte sous ma veste n'a rien à voir avec la lune. C'est un gros paquet d'enveloppes attachées ensemble par une petite corde.

Pas de timbres, car elles ne sont pas destinées à la poste. D'habitude, je les cache dans mon violon, mais ma mère a dû penser qu'en me le confisquant, je resterais auprès d'elle.

Soudain, je perçois un mouvement au coin d'une rue : c'est Adrien Mine, un autre résistant à qui je transmets courrier et presse clandestine. Je lui tends les enveloppes qui disparaissent aussitôt.

- Adrien, demain je ne pourrai pas apporter les journaux à Oscar.

Adrien hésite, comme s'il avait peur que le monde s'écroule à la moindre de mes phrases. Je vois bien qu'il voudrait me rappeler mes engagements, dire que je n'ai pas le choix, me demander des explications... mais l'empressement et la peur l'emportent.

Adrien hésite, comme s'il avait peur que le monde s'écroule à la moindre de mes phrases.

- Je m'en charge, déclare-t-il simplement.

Après quoi il fait volte-face et disparaît dans la nuit. La lune est voilée par des nuages d'encre. On dirait qu'elle ferme son œil d'opale pour ne pas avoir à subir ma soudaine lâcheté. "Juste cette fois", murmuré-je. "Trop faible pour tenir tête à sa mère", répond-elle. Frissonnant, j'entame le voyage de retour.

J'aperçois le frémissement de ses lèvres, chaque tremblement de son corps, le moindre soubresaut qui agite ses pupilles dilatées.

J'ai vu sa main trembler. J'ai vu sa main trembler avant qu'il ne lève son canon et le braque sur ma tempe. Maintenant, ce sont ses yeux que je vois. Des yeux fous, exorbités, qui s'agitent en tout sens, entre mon visage et l'arme qu'il tient dans sa main. A cet instant précis, j'aperçois le frémissement de ses lèvres, chaque tremblement de son corps, le

moindre soubresaut qui agite ses pupilles dilatées. Il crie, je pense. Sa face est rouge foncée, sa bouche est énorme, béante. Il crie, j'en suis certain maintenant. Le SS tourne de nouveau sa tête vers moi. Je n'ai que le temps d'apercevoir l'énorme sourire qui déforme sa face obèse.

BANG !!!

Et je me laisse doucement glisser contre le mur, le goût métallique du sang sur mes lèvres.

Essuie rapidement les larmes sur tes joues. Ne renifle pas, pas trop fort. Maman dort. Lève-toi. Va dans la cuisine. Un verre d'eau. Deux.

Et recouche-toi.

La lumière rentre doucement à travers la lucarne de ma chambre. Je reste longtemps étendu sur le lit, laissant au

soleil le soin de chasser les dernières bribes de sommeil sur mon

visage. Je regarde la poussière danser dans le rayon de lumière. Timidement, le soleil

ose à peine me toucher le talon. Je ne me lèverai pas avant qu'il ne se trouve à mi-cuisse. Depuis que j'ai quitté la résistance, je passe mon temps à paresser. A Uccle, toutes les journées se ressemblent, c'est un endroit paisible. Enfin, il

Depuis que j'ai quitté la
résistance, je passe
mon temps à paresser

pourrait l'être si je ne m'imaginai pas chaque nuit à la place d'Oscar, un de mes anciens compagnons de la résistance, qui s'est fait fusiller à ma place, cette nuit où je n'ai pas pu distribuer les journaux.

Le rayon de soleil s'approche dangereusement de mon genou. Tant pis, il n'atteindra jamais ma cuisse. La fenêtre entre-ouverte a laissé s'échapper quelques notes de musique, et je ne raterais ça pour rien au monde.

C'est Louise, la petite voisine, qui joue sur le piano familial. Elle joue mal, Louise. Mais elle joue, c'est le principal. Rapidement, je me glisse dans mes vêtements, passe une main distraite dans mes cheveux et cours me percher en haut d'un arbre. De là où je suis, je peux observer les mains de Louise sur le piano, sans personne pour me voir.

Tranquillement installé, je prête enfin attention à la musique. Quelque chose a changé. Une mélodie nouvelle, bien loin des morceaux habituels de Louise. Les mains à travers la lucarne ne sont pas les siennes. Je me penche légèrement, voulant en apercevoir plus. L'inconnue porte un discret chemisier bleu. Une mèche de cheveux blonds traîne sur son épaule. Je baisse la tête pour regarder son visage.

Le craquement me prend par surprise. J'ai à peine le temps de réaliser ce qui m'arrive que le sol se précipite déjà vers mon visage.

Écouter de la musique ne pourrait être dangereux, si?

La douleur est immédiate. Les larmes me piquent le coin des yeux. La douleur est partout. Vient ensuite la peur. Que fais-je seul, au milieu du jardin d'un collabo notoire? Depuis que je me trouve à Uccle, j'ai fait fi de la prudence, allant jusqu'à ne pas voir le danger à se trouver dans l'arbre d'un traître. Écouter de la musique ne pourrait être dangereux, si ? La petite Louise semble si inoffensive. Mais ce n'est pas elle qui se précipite hors de la maison. Voilà donc le visage de l'inconnue. Que dire? Que faire? Tentant le tout pour le tout, je me relève et, clopin-clopant, je rentre chez moi aussi vite que me le permettent mes jambes endolories.

Le soir, étendu dans mon lit, je repense à cette journée. J'avais passé le reste de la matinée à me renseigner sur l'inconnue du piano. Elle s'appelle Margarett, et c'est la grande sœur de Louise. Je ne parviens pas à regretter mon imprudence. Peut-être que demain, j'aurai le courage de passer par la porte? Et ce sera le retour de l'aventure dans ma vie. Peut-être qu'enfin, cette nuit, mes cauchemars...?

J'ai vu sa main trembler.

J'ai vu...

ET AUJOURD'HUI ALORS ?

Portrait de Reza Deghati, un résistant d'aujourd'hui



Portrait de Reza

Reza est un photographe reporter reconnu à travers le monde entier pour ses clichés dénonçant la misère et les conflits. Son parcours, bien que différent de celui de Jacques Rozenberg, y fait curieusement écho.

C'est très jeune qu'il commence son parcours de résistant

Comme lui, c'est très jeune qu'il commence son parcours de résistant, en créant un journal étudiant, *le Parvaz*, l'envol. C'est par la presse et les mots qu'il avait alors décidé de lutter. A peine âgé de 16

ans, il est pour la première fois arrêté par la police politique.

Cela ne l'empêche pas de continuer son action, cette fois à travers la photographie. Ce choix n'est pas le fruit du hasard. Depuis déjà un certain temps, Reza est à la recherche d'un moyen pour exprimer ce qu'il ressent.

A 18 ans, il placarde clandestinement ses photos sur les murs de l'université de Téhéran

n'est jamais assez criant.

Montrer les horreurs qu'il voit. Mais il n'arrive pas à mettre des mots sur ces images, et lorsqu'il dessine, le résultat

A 18 ans, il placarde clandestinement ses photos sur les murs de l'université de Téhéran, dénonçant le régime du Shah. Comme Jacques Rozenberg, l'art est pour lui un moyen d'expression vital.

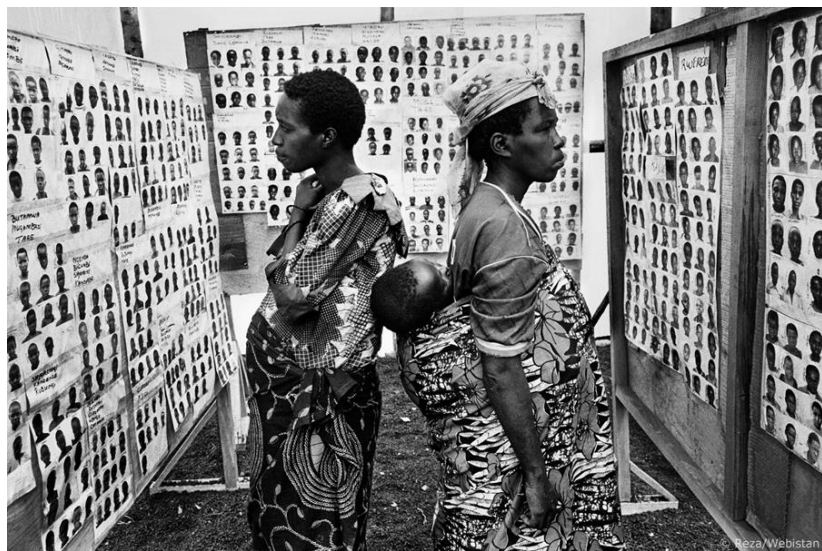
Il sera arrêté à 22 ans et passera 3 ans en prison, dont 5 mois de torture. En 1981, il sera finalement expulsé d'Iran. Depuis, il parcourt le monde, photographie la guerre, les catastrophes naturelles... Photographe pour le *National Geographic*, il est aussi l'auteur de nombreux livres. Il accorde une grande importance à l'éducation des jeunes générations et passe beaucoup de

Lui aussi, lorsqu'il a vu la haine, a décidé de choisir l'amour.

temps à animer des conférences, des ateliers... A l'instar de Jacques Rozenberg.

Ce qui surprend dans ses photos, c'est le point de vue particulier qu'il adopte. Devant une catastrophe naturelle, ou les désastres d'un champ de guerre, ce ne sont jamais les cadavres qu'il prend en photo, ou les décombres. Ceux qu'il prendra en photo, ce sont les survivants. Ses photos sont avant tout un message d'espoir. Lui aussi, lorsqu'il a vu la haine, a décidé de choisir l'amour.

Les orphelins du Rwanda. Des femmes réfugiées à la recherche de leur enfant parmi les photos des survivants de la guerre. **Photo de Reza, 1995.**



Marie-Monique ROBIN, *Les 100 photos du siècle*, éd. Du Chêne-Hachette, 1999, photo 96.

THE RESISTANCE NOWADAYS

Un texte en anglais sur la résistance aujourd'hui

Fight ! Resist ! Rise up ! Become indignant !

But against what ?

Autocratic systems, wars, famines, slavery ?
Terrorism, racism, amalgams ? Media, mass culture,
the loss of identity and private life ?

Actually, the question is not really how, but what
for in this globalisation of pain. We, the youth of the
90's, were born inside this pain.

As soon as we could hear, we heard about krachs,
crisis, unemployment... As soon as we could see,
Actually, the question is not we watched the
really how, but what for news and we
saw wars,
attacks, bombings... And as soon as we could
speak, we asked our parents:

"Why is this child dying, whereas I am here, safe
and sound ?"

"Why is this man begging for
money, while we are coming out
of the supermarket, food and
stuff in our bags ?"

**But now, we
are the adults**

And they tried to answer us. We never really understood what they said then, but it was enough. They seemed to know. Adult always known.

But now, we are the adults. Still without answers. As lost as we were used to be. We are not thinking so much about the question we used to have. Everything is going fast, too fast. The news on television seems to be going on, and on, and on... Like an old DVD used years after years. And it is not touching us anymore. The surplus of pain has killed our empathy.

But late at night, when everything is finally quiet, it is hard to fall asleep. And sometimes, we think:
"Why do I have access to culture, education, when this girl of my age has to look after her four sons?"
"Do we have the right to act in others' lands, even if this is for what we think good?"
"Fighting for peace, isn't it like fucking for virginity?"

And we feel so confused ! There is no global answers. The persons who resist are not the ones we can see screaming on television. They are the ones who give money to the homeless. They are the doctors of MSF. Not the ones who are fighting and hurting. They found an answer to the questions in

The resistant are the little ones. Without famous faces or names.

ours heads. Their consciousness is screaming too loud.

The resistant are the little ones. Without famous faces or names.

DANS LES COULISSES

Une affiche, un livret et des impressions

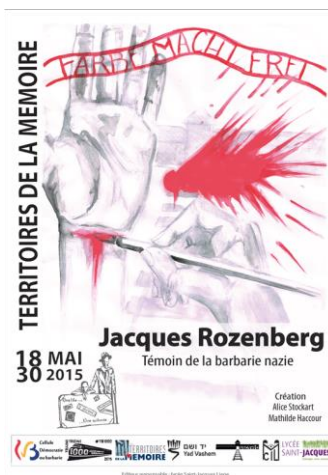
L'AFFICHE

L'affiche fait écho à la caractéristique spécifique de notre témoin, ses capacités artistiques. C'est grâce à elles qu'il est parvenu à surmonter l'horreur des camps, représentée à l'arrière-plan par la silhouette de la gare d'Auschwitz.

Le rouge représente le sang, la douleur issue de cette expérience.

Le rouge est aussi l'une des couleurs les plus utilisées par Jacques Rosenberg. L'image peut faire penser à un suicide, mais c'est tout l'inverse.

Ce n'est pas la mort qui surgit du pinceau, mais la vie, la survie après un telle horreur.



surgit du pinceau, mais la vie, la survie après un telle horreur.

LA VALISE

La valise est remplie d'objets personnels, qui auraient pu appartenir à notre témoin. Livres, chemises, violon, peinture,... Radiographies aussi, car c'est le matériau sur lequel il travaillait. Les articles de presse, faisant référence à son activité dans la résistance sont de vrais journaux d'époque, même si ce ne sont pas des journaux de la résistance.



Territoires de la Mémoire, 30 mai 2015, Photo d'Anne Salien.



Madame Caillet devant la valise Jacques, aux Territoires de la Mémoire, le 23 mai 2015.

Photo Monique Perilleux



MATHILDE

Ce travail m'a permis de me sensibiliser à la problématique juive tout en faisant connaissance avec une personne

"privilegiée" qui a survécu à la seconde guerre mondiale. Apprendre à connaître Jacques

Rozenberg et son histoire m'a donné l'occasion de vivre, de manière plus authentique et personnalisée, les souffrances engendrées par la guerre. Ce travail m'a permis de connaître une dimension plus humaine de l'Histoire et m'a ouverte à plus d'humanité. C'était une expérience très différente de celles que nous donnent habituellement les livres d'histoire!

ALICE

Ce travail m'a beaucoup touchée et intéressée. La découverte de notre témoin, de celui des autres élèves, toutes ces histoires qui ont une charge émotive très importante. C'est une chance de participer à ce projet et surtout d'avoir l'occasion d'exposer nos travaux. Les événements qui se sont déroulés lors de la seconde guerre mondiale ne sont pas à oublier. Ils ne sont pas à ranger dans notre livre d'histoire, au côté des croisades, ils sont même cruellement d'actualité, au vu des poussées d'extrême droite qui se produisent dans toute l'Europe. C'est par ce genre de projets qu'on peut les combattre. Voilà pourquoi je suis fière d'y avoir participé.

**« 28 histoires parmi des millions
d'autres...**



Les 23 jeunes du Lycée Saint Jacques participant au « Train des 1000 » 2015.
Auschwitz. Photo Catherine Moreau.

**...et aujourd'hui 84 étudiants
porteurs de mémoire pour ne jamais
oublier ! »**

LYCÉE SAINT-JACQUES

échanger, vivre, avancer



Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège** du **18 au 30 mai 2015**.



www.LyceSaintJacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be



warveterans.be

